

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

Année 1871

REVUE DU
ET DE LA



TIERS-ORDRE
TERRE SAINTE.

JE SUIS L'IMMACULÉE CONCEPTION.

LE MIRACLE DE L'ASSOMPTION.

(Suite)

Beaucoup de ces indigents portaient des paniers déjà pleins qu'ils vidaient sur la table sous le regard de la traditionnelle Claudine. Tandis que partout ailleurs ils demandaient l'aumône, voici que, à cette porte si charitable, ils venaient opérer un échange. La "Bonne Dame" avait trouvé moyen de faire travailler, sans fatigue et pour le bien, les plus faibles même de ces déshérités d'ici-bas. Elle leur avait enseigné à connaître un certain nombre de plantes médicinales et leur avait dit : "Ramassez-les quand vous les rencontrerez sur votre chemin et puis, apportez-les moi. Et c'est ainsi que vous, qui êtes pauvres, vous exercerez la charité à l'égard des malades."

Donc, ils faisaient collection de simples. Puis, s'en retournant de Digoine avec leur panier, garni au centuple de succulentes denrées en place de l'herbe des champs, ayant reçu en outre un très cordial "grand merci" ces mendiants quittaient le château, non sans quelque fastueuse apparence de bienfaiteurs publics.

Quiconque avait besoin, quiconque souffrait, quelle que fut sa croyance ou son incroyance, sa conduite ou son inconduite, avait accès auprès de la "bonne Dame" :—Notre-Seigneur, répétait-elle souvent, n'a pas fait de distinction entre les pauvres "dignes" et les pauvres "indignes." Il suffit qu'ils soient malheureux pour qu'on doive les secourir. Dieu seul est juge !

"Dieu seul est juge !" Cette pensée qui dirigeait ses actes, réglait aussi ses paroles, et jusqu'à son silence. Malgré la profondeur de ses sentiments et de ses convictions, malgré l'ardente vivacité de sa nature, on ne l'entendit jamais dire du mal, ni des adversaires de ses idées, ni de ceux qui étaient hors de la voie qu'elle suivait elle-même, ni même, chose plus rare en ce monde, de ses voi-

sins, de ses connaissances et de ses amis. La Médisance, les commentaires sur les affaires personnelles du prochain, sur ses travers et ses défauts, les récriminations, les blâmes, tous ces péchés de la langue, qui constituent le fond de la plupart des conversations de province, n'avaient point entrée au château de Digoine.

Madame de Musy souffrait cruellement, elle bouillonnait en elle-même à toute parole offensant autrui, mais elle se dominait assez pour ne se point troubler, et pour ne rien troubler. Et lorsque les propos de quelques visiteurs ou visiteuses inclinaient vers cette pente, la dame du logis, continuant de parfiler sa charpie ou de coudre le vêtement qu'elle faisait pour les pauvres, gardait un silence profond, un silence tellement profond, qu'il se comprenait et s'entendait en quelque sorte comme un cri, à la fois muet et retentissant, comme la voix incompressible de la conscience. . . . Après quoi, rentrant dans le dialogue par une transition aimable, anecdote intéressante ou réflexion philosophique, elle donnait très-simplement un autre tour à l'entretien, sans avoir en rien manqué à la courtoisie envers les personnes présentes, pour maintenir les droits de la charité envers les personnes absentes. Au lieu de chasser à grand fracas la Médisance, elle l'éconduisait poliment, l'accompagnant de la meilleure grâce jusques à la porte, et lui disant " adieu," mais sans jamais ajouter " au revoir."

D'une intelligence naturellement remarquable et merveilleusement cultivée, elle était maîtresse dans l'art de converser. Elle se prêtait à la plaisanterie, et savait sourire : mais le fond de son âme était grave ; et elle aimait, sur toutes choses, à ramener la causerie des plus hauts horizons de la religion et de la philosophie.

Le petit royaume de Digoine était digne d'une telle Reine.

M. de Musy était un de ces hommes que l'Écriture désigne habituellement par un seul mot très court et très grand : " un juste " sous le regard de Dieu.

Humbert, Victor et Geneviève, avaient été élèves à cette noble école du Christianisme et de vertu ; et la génération suivante composée des deux enfans d'Humbert, Marie et Symphorien, se formait peu à peu à la lumière de ces exemples.

Dans sa maison, et faisant partie de la famille, se trouvait aussi un ami, nous allions presque dire un fils adoptif, que la Providence avait conduit sous ce toit béni et que

tous affectionnaient vivement. Il se nommait l'abbé Antoine.

Jadis, durant un séjour à Evreux auprès de Mgr Decouvous, avec lequel il était en relation d'amitié, Victor de Musy, déjà malade des yeux, avait pris pour lecteur un enfant, auquel il s'était attaché et dont il avait fait faire l'éducation. Cet enfant, ayant grandi, entendit en lui-même l'appel du Seigneur, entra au séminaire de Saint-Sulpice et reçut les saints Ordres. C'était le jeune abbé dont nous parlons. Il remplissait les fonctions de secrétaire auprès du prêtre paralytique.

Le pauve malade était le centre de toutes les sollicitudes de ce groupe d'âmes d'élite. Que de soins attentifs ! Que de prières pour sa guérison ! . . .

Bien que la médecine eut constaté de la façon la plus positive une paralysie incurable, on se prenait parfois à rappeler un souvenir déjà éloigné dont on essayait de tirer une germe d'espérance.

Dans les commencements de cette maladie (il y avait bien longtemps de cela), Mlle Geneviève avait fait un pèlerinage à Ars.

— Mon frère guérira-t-il ? avait elle demandé au saint Curé.

— Faites une neuvaine à sainte Philomène Après quoi je vous répondrai.

La neuvaine achevée, Geneviève avait interrogé de nouveau l'homme de Dieu.

— Mon frère guérira-t-il ?

— Oui, il guérira un jour, mais patience !

— Guérira-t-il tout à fait, de façon à ne plus se souvenir de son mal ?

— Oui, il guérira tout à fait, de façon à ne plus se souvenir de son mal : mais patience ! patience !

Et la pensée du prêtre avait semblé plonger, à travers des espaces immenses, dans les profondeurs mystérieuses de l'insondable avenir.

Tel était le récit de Geneviève Mais hélas ! était-il bien sûr que le bon Curé d'Ars fût favorisé du don de prophétie ? Était-il bien sûr que la mémoire de Mlle Geneviève fût tout à fait fidèle ? Était-il bien sûr que l'ardent désir de son cœur n'eût point prêté à de vagues mots d'espoir, tels que la pitié en fait toujours entendre à ceux qui souffrent, un sens imaginaire et une signification de promesse certaine et de vision assurée des choses futures ?

S. FRANÇOIS D'ASSISE.

“Ainsi préparé et fortifié par l'Esprit Saint, le serviteur du Très-Haut, jugeant le moment venu, suivit le bienheureux empire de son esprit par lequel, dédaignant toutes les affaires séculières, il marchait à l'acquisition des biens les plus excellents. Il ne lui était plus permis de tarder ; une maladie mortelle s'était déjà tellement répandue dans le monde, attaquant tous ses membres, que le moindre retard eut enlevé la vie, en supprimant tout souffle vital. (1) (1. Célano. c 4)

“ Donc, après cette vision et réjoui par l'allocution du Crucifix, François se lève, se munit du signe de la croix, selle son cheval, l'enfourche, prend avec soi des étoffes de diverses couleurs et part au galop pour Foligno.

“ Là, selon sa coutume, il vend toutes ses marchandises. Vendeur heureux il laisse même le cheval qu'il a monté, en touche le prix et revient aussitôt à Assise.

“ Allégé des marchandises dont il vient de se défaire, il réfléchit religieusement en route sur l'emploi qu'il va faire de cet argent. Aussitôt, tourné tout entier et d'une manière surprenante, vers l'œuvre de Dieu, il trouve très-pesant de porter son argent, ne serait-ce qu'une heure ; le profit de cette somme lui paraît du sable, aussi comme il hâte sa marche pour être débarrassé promptement de sa bourse.

“ Le voici non loin d'Assise ; près de sa route se trouve l'antique église bâtie en l'honneur de S. Damien ; comme nous l'avons vu, elle était menacée d'une ruine prochaine. Le nouveau soldat du Christ s'en approche, la contemple ; il est ému en voyant son pitoyable état ; il en franchit le seuil avec crainte et révérence. Un prêtre pauvre s'y trouvait. François lui baise les mains (2) avec une grande foi et dévotion, lui offre l'argent qu'il porte, et lui narre en détail quelles sont ses intentions :

“ Il avait reçu l'ordre de réparer cette église : il prie le prêtre d'accepter son argent dans ce but, et pour le soula-

(1) Il nous semble que le B. Célano parle ici de la vie chrétienne qui se retirait peu à peu du monde ; il était nécessaire que François se mit promptement à l'œuvre pour empêcher que les restes de vie chrétienne ne disparaissent de dessus la terre.

(2) L'usage de baiser les mains du prêtre est encore fréquent en Italie et aussi en Espagne. Les femmes elles-mêmes ont cette habitude qui surprend les étrangers, mais qui est en elle-même fort louable, puisqu'elle est un hommage rendu à la dignité sacerdotale, qui n'a pas son égale.

gement des pauvres ; il lui demande même humblement de lui permettre de rester quelque temps avec lui.

“ Stupéfait et admirant au-delà de toute croyance cette conversion subite, le prêtre n'en pouvait croire ses oreilles . Il se moque de moi, pensait-il ; la veille encore, pour ainsi dire, ne l'ai-je pas vu vivre sans règle parmi ses parents et amis, et l'emporter sur tous par sa folie ?

“ Mais François ne veut pas en démordre, il insiste ; par ses paroles il s'efforce d'obtenir créance ; il prie, supplie ardemment le prêtre : Souffrez, dit-il, que, pour l'amour de Dieu, je demeure avec vous.

“ Le prêtre cède enfin ; il permet à François d'habiter avec lui ; mais il refuse de recevoir son argent ; il craignait ses parents. En véritable contempteur d'argent, François jette sa bourse sur une fenêtre quelconque ; il n'en fait pas plus de cas que de la poussière. Ce qu'il poursuit c'est la sagesse, meilleure que l'or, et la prudence plus précieuse que l'argent. ” (S. Bonav. 3 Comp. 1 Célano.)

“ Le serviteur du Dieu très-haut séjourne donc à Saint Damien ; son père parcourt avec soin tous les environs, désireux d'apprendre ce qu'est devenu son fils. Enfin il découvre le lieu de sa retraite et son nouveau genre de vie. Son cœur en est douloureusement affecté ; cette tournure subite des choses le trouble profondément. Il rassemble amis et voisins et court en toute hâte au lieu où demeure le serviteur de Dieu.

“ François a entendu les menaces de ceux qui le poursuivent, il pressent leur arrivé. Athlète encore trop nouveau de J.-C., il cède devant la colère paternelle et court se cacher dans une fosse inconnue qu'il s'était lui-même préparée à cet effet. (S. Bonav. 3 Comp. 1. Céano)

“ Cette fosse ou cave était dans une maison ; un seul serviteur de la maison paternelle la connaissait. François y demeura caché pendant un mois tout entier, osant à peine en sortir pressé par les nécessités humaines. De temps à autre on lui apportait en cachette quelque nourriture qu'il mangeait dans cette cave à la dérobée.

“ Là, baigné de larmes, il priait constamment, demandant à Dieu de le délivrer des mains de ceux qui le poursuivaient et de réaliser par une bénigne faveur ses pieux désirs.

“ Il persévéra avec ferveur dans le jeûne et les pleurs, conjurant assidûment la clémence du Sauveur, car il se défiait de sa force et de son industrie, et mettait tout son espoir dans le Seigneur. Mais, bien que restant dans la fos-

se et vivant dans les ténèbres, il était toutefois d'une joie indicible. Jamais il n'en avait expérimenté une semblable. Parcellément une admirable lumière éclairait son esprit.

“ Aussi, tout enflammé, foulant aux pieds la peur, il se lève, quitte sa fosse, agile, empressé, joyeux et prend le chemin d'Assisc. Armé de la foi en Jésus-Christ, brûlant d'une divine ardeur, il se traite de paresseux, de poltron, et, prêt à lutter pour Dieu, il va s'exposer publiquement aux coups et aux malédictions de ses persécuteurs.

“ En effet, ses anciennes connaissances le revoyant si différent d'autrefois, commencent à l'envi à le couvrir de sottises ; c'est un fou, crie-t-on, il a perdu la tête ; et la foule de lui jeter des pierres et la boue des rues ! Ils le contemplaient si changé de mœurs et le corps tout affaibli par la pénitence, et attribuaient ses actes et ses paroles à l'affaiblissement et à la démence.

“ Mais puisque l'homme patient l'emporte sur l'arrogant, le Serviteur de Dieu, chevalier de Jésus-Christ, fermait l'oreille à tout ; il allait sans se laisser abattre, sans reculer devant aucune injure, et il rendait grâces à Dieu pour tout cela. C'est en vain que l'homme inique persécute celui qui tend vers les choses honorables ; plus celui-ci est attaqué, plus il déploie d'énergie pour triompher. Quelqu'un l'a dit :—L'injure donne des forces au cœur vaillant.

“ Cependant la rumeur et le bruit de tout ceci s'étendait rapidement par les places et les rues de la cité. Le tapage produit par les insulteurs se faisait entendre de tous côtés ; bientôt toute la ville est informée de ce qui se passe et Pierre Bernardoné en est averti.

“ A peine a-t-il entendu nommer son fils, et appris comment François est traité par ses concitoyens qu'il se lève et court le chercher non pour le délivrer mais plutôt pour le perdre. Il n'y met aucune modération ; c'est un loup furieux qui se précipite sur une brebis. L'œil menaçant, le visage farouche il l'aborde ; d'une main impitoyable il le saisit et le traîne fort ignominieusement à sa maison. Sans pitié aucune il l'emprisonne pour plusieurs jours dans un lieu obscur. Dans l'espoir de vaincre son cœur et de le ramener aux vanités du siècle, selon son désir, Bernardoné n'épargne à son fils ni les paroles ni les coups ni les chaînes. Mais rien n'émeut ni ne fatigue François ; paroles, chaînes, coups, il supporte tout avec patience et n'en devient que plus ardent et plus courageux pour accomplir ses pieux desseins. Il méditait la parole évangélique : “ Bienheureux qui souffre persécution pour la

justice ; le royaume des cieus est à lui." En effet, ni coups ni chaînes ne peuvent détourner de la rectitude d'intention, ni éloigner du troupeau de Jésus, celui auquel il est ordonné d'être gai dans la tribulation. Le déluge de maux ne fera pas non plus trembler celui auquel sert de refuge dans l'angoisse, le Fils de Dieu qui, pour nous faire voir le peu de gravité de nos afflictions, nous montre toujours qu'il a souffert bien plus que nous.

" Peu de temps après, pour affaire urgente de famille, Bernardoné dut quitter momentanément la ville. L'homme de Dieu resta prisonnier. Sa mère était seule avec lui au logis ; n'approuvant pas le fait de son mari, Pica voulut mollir par de douces paroles, l'inflexible constance de François. Elle dut renoncer à cette es; é an e rien ne put changer la résolution du prisonnier. Pica sentit son coeur s'émouvoir sur son fils ; n'y tenant plus, elle brisa les liens de François et lui donna la liberté de s'en aller.

" Pour lui, rendant grâce au Dieu Tout-Puissant, il retourna promptement au lieu où il était tout d'abord.

(*A suivre.*)

FR. JEAN-BAPTISTE, M. Obs.

CORRESPONDANCE DE ROME.

En dépit des nouvelles alarmantes données par les journaux libéraux au sujet de la santé du Souverain Pontife, Sa Sainteté continue à se porter à merveille. Grâce à certains ménagements, le Pape n'a pas trop souffert des chaleurs accablantes de l'été.

Dernièrement quelques uns de nos étudiants de S. Antoine, qui étaient allés visiter S. Pierre et n'avaient pas encore eu le bonheur de voir le Saint Père, sont rentrés tout joyeux au collège, en disant à leurs jeunes confrères, qu'ils avaient vu le Pape. Ils l'avaient vu en réalité, mais de bien loin ; du haut de la coupole de S. Pierre, où ils étaient montés, ils l'avaient aperçu dans les jardins du Vatican.

C'est qu'en effet à l'époque où beaucoup de Romains vont en villégiature, le Pape, qui ne peut sortir, fait chaque jour une promenade dans les jardins du Vatican. Après la messe qu'il célèbre ordinairement vers 7 heures, il sort de ses appartements et monte en voiture avec un de ses camériers secrets, tandis que le garde noble de service se tient à cheval près de la portière. Après avoir parcouru quelques unes des allées du parc, il fait

arrêter la voiture ; le garde noble descend de cheval, ouvre la portière et aide le Pape à descendre.

Celui-ci se promène alors à pied, ayant le prélat à sa droite, et le garde noble à sa gauche. Il s'entretient simplement avec eux et fait ordinairement tous les frais de la conversation aussi variée que pleine d'intérêt et d'édification. De temps à autre, il s'arrête, soit au milieu des ouvriers du jardin qu'il se plaît à interroger avec une bonté toute paternelle, soit sous un berceau de verdure près de la volière, ou dans l'enclos qui renferme des daims, des cerfs et des gazelles. Ces dernières ont été envoyées par le Cardinal Lavigerie et sont les privilégiées du Pape. Elles sont d'ailleurs si paisibles et si dociles qu'elles viennent se coucher à ses pieds pendant qu'il les caresse ou leur donne à manger.

Après s'être ainsi récréé, comme le faisait autrefois l'apôtre S. Jean, Léon XIII remonte en voiture, et rentre dans ses appartements, où il donne ses audiences, commençant par celle du Cardinal Secrétaire d'Etat.

Au moment où je vous écris, les pèlerins se trouvent en foule à Rome. Tous les journaux vous ont parlé déjà des manifestations splendides dont S. Pierre et le Vatican sont les témoins depuis la mi-septembre.—Les pèlerinages se succèdent les uns aux autres et procurent une grande consolation au Père commun des fidèles.

Le plus remarquable est sans contredit celui des *vingt mille* ouvriers français. Le Saint Père a eu pour eux une tendresse et des attentions particulières. Il a voulu les avoir près de lui, et dans ce but il a fait aménager au Vatican des locaux suffisants pour en héberger plusieurs milliers à la fois. A différentes reprises il a célébré la sainte messe dans la basilique de S. Pierre pour permettre à tous de le voir et de l'approcher. J'ai eu le bonheur d'assister à la première de ces messes, le 21 septembre, et grâce à l'obligeance d'un zélé Tertiaire de Tourcoing, membre de la commission, j'ai pu y conduire aussi nos jeunes étudiants, qui depuis longtemps brûlaient du désir de voir le Pape et de recevoir sa bénédiction.

Jamais je n'oublierai le spectacle dont je fus l'heureux témoin. A peine le Souverain Pontife eût-il fait son entrée dans la basilique, que toute la foule des pèlerins se mit à l'acclamer avec enthousiasme en criant : "Vive Léon XIII, Vive le Pape-Roi, Vive le Pape des ouvriers !" — Porté sur la *sedia* l'auguste vieillard s'avançait lentement au milieu des fidèles qu'il bénissait et se rendit à l'autel des Saints Proesse et Martinien où il devait célébrer le saint sacrifice.

Après la messe, les pèlerins se mirent en double ligne le long des murailles de la basilique, attendant avec impatience le moment où il leur serait donné de recevoir la *visite* du Souverain Pontife. Je dis la *visite* car le Pape voulait aller à ses chers ouvriers. "Ils sont venus à moi au prix de mille sacrifices et de mille fatigues," répondit Léon XIII à ceux qui l'engageaient à laisser

défiler les pèlerins devant lui, *Je veux maintenant aller jusqu'à eux.*” Et il alla jusqu'à eux, jusqu'au plus pauvre et au plus petit, parlant de préférence aux ouvriers qu'il avait fait placer au premier rang.

Il y avait parmi eux un pèlerin de Roubaix, âgé de 71 ans, qui travaille depuis son enfance. M. de Mun le présenta au Saint Père en lui disant : “ Il y a 60 ans qu'il travaille.” Le Pape fut profondément touché en voyant ce vétéran de l'atelier, et avançant ses bras amaigris, il prit le pauvre ouvrier et le pressa contre son cœur. Quelle admirable scène que ces deux vieillards s'embrassant sous la coupole de S. Pierre, la première Majesté de la terre et le déshérité du siècle, le Pape et l'ouvrier ! Ce tableau mériterait d'inspirer le pinceau d'un artiste chrétien.

Pendant plus de trois heures nous avons vu notre Père bien aimé parcourir les rangs des pèlerins, souriant et infatigable, se laissant baiser la main, demandant à chacun son nom, son diocèse, sa profession, et daignant recevoir lui-même les offrandes qu'on voulait lui faire.

Dans l'entourage du Pape, on redoutait pour lui ce surcroît de fatigue, et pendant le cours de cette visite aux pèlerins, le médecin de Léon XIII se hasarda de lui dire qu'il serait temps de finir. “ Ah, M. le docteur, répondit malicieusement le Pape en souriant, vous me paraissez fatigué, vous pourriez prendre un peu de repos ; pour moi, je suis très bien au milieu de mes ouvriers, je veux les voir tous jusqu'au dernier.” Et il le fit. L'audience commencée après la messe se termina vers une heure et demie.

Deux dépêches arrivées à Rome, dans le commencement de septembre, nous apportaient de bien tristes nouvelles de la Chine. La première nous annonçait la mort de Mgr Louis Moccagatta, Franciscain de l'Observance et vicaire apostolique du Chensi. L'autre nous faisait part des méfaits commis dans plusieurs provinces du Céleste Empire par les membres des sociétés secrètes, et précisait la mort de notre P. Etienne Rougé, Français, de la province S. Louis et de deux Franciscaines Missionnaires de Marie, établies au Chensi. Bien que le télégramme ne nous donne aucun détail, les dépêches publiées par divers journaux ne font que trop craindre qu'ils ont été massacrés. Nous donnerons plus tard des détails sur nos vicariats du Chensi et du Hou-pé méridional où la résidence d'I-Tchang a été incendiée, mais les missionnaires et les sœurs ont pu se sauver et se réfugier à Han-Kow.

Le Révérendissime Père Général est rentré à S. Antoine après avoir visité les couvents de nos deux provinces de Bologne. Se trouvant à proximité du Mont Alverne, le représentant de S. François a voulu visiter les lieux à jamais illustrés par notre séraphique Père et satisfaire en même temps sa piété. En s'y rendant il vint à passer devant le couvent des Dominicains de Bibbiena : ceux-ci apprenant le passage de notre Révérendissime

Père, lui préparèrent une réception splendide et le fêtèrent comme s'il eût été leur propre Général.

Nous avions espéré avoir à S. Antoine le nouveau Maître Général des Dominicains pour célébrer avec nous la fête de notre séraphique Père : mais sa Paternité Révérendissime n'a pas encore pu se rendre à Rome depuis son élection qui a eu lieu à Lyon, il y a trois semaines seulement.

Le Rme Père André Frühwirth, qui vient d'être élu Maître Général en remplacement de feu le P. Laroca, était Provincial d'Autriche. Il est âgé de 47 ans : c'est un homme d'une grande piété et d'une profonde érudition joignant à ces précieuses qualités celle d'excellent administrateur.

FR. BONAVENTURE DE ROUBAIX.

LE PELERINAGE DES 20000 OUVRIERS A ROME

Si le diable fait des efforts considérables pour attirer à lui l'ouvrier—la grande force d'aujourd'hui,—Dieu agit aussi pour se l'attacher. En 1885, deux Tertiaires de S. François, son Em. le Cardinal Langénieux, Archevêque de Reims, et M. Léon Harmel qui, avec son frère M. Jules Harmel, est à la tête de l'usine vraiment chrétienne du Val des Bois (diocèse de Reims), ces deux Tertiaires, dis-je, conduisaient aux pieds du Pape cent patrons et ouvriers français. La réussite de ce premier pèlerinage encouragea les deux illustres Tertiaires qui en 1889 amenèrent à Rome 10000 ouvriers. Dieu ayant béni ce nouvel acte de foi, un troisième pèlerinage fut proposé pour 1891. On voulait présenter au Pape 20000 ouvriers. Tout s'organisa fort bien ; cette foule de pèlerins devenait venir, par groupes, rendre ses hommages au Vicaire de Jésus-Christ.

Le premier groupe arriva vers la mi-septembre. En le présentant au Pape, le Cardinal Langénieux fit remarquer que le premier pèlerinage était conduit par la foi, le second par l'amour, le troisième par la reconnaissance pour la dernière encyclique. (Sur la condition des ouvriers.)

Le Comte de Mun, autre vaillant chrétien tout dévoué aux ouvriers, prit ensuite la parole pour lire une belle adresse au nom des pèlerins, et enfin Sa Sainteté Léon XIII prononça en français une allocution que tous écoutèrent avec attention.

Pendant cette allocution, toute paternelle, le Pape, pourtant très ému, paraissait rajeuni de 20 ans. Il était rayonnant de joie et prononçait ces mots " mes chers fils," avec une tendresse ineffable. Et puis il s'arrêtait comme si ces trois mots, si doux sur ses lèvres, ne suffisaient pas à exprimer sa pensée.

Les pèlerins ont offert au Pape un magnifique reliquaire contenant la tête de Ste l'Éuvaille. Et le Pape en la recevant : "Voici encore, dit-il, un cadeau de notre chère France pour l'Eglise de S. Pierre."

Au cours de l'audience, le Pape a été d'une bonté, d'une simplicité qui ont ému toute l'assistance. Il avait recommandé expressément de placer les ouvriers au premier rang, parce que c'est surtout eux, dit-il qu'il veut recevoir. Un de ces ouvriers s'est avancé et le Pape s'est laissé embrasser par lui.

A ce premier groupe ont succédé d'autres groupes, l'espace nous manque pour les nommer ; disons seulement que les fêtes furent magnifiques et rappellent celles du Jubilé de Léon XIII et la splendeur des fêtes du temps de Pie IX.

Le 26 septembre, après avoir célébré la messe pour les pèlerins, Léon XIII a donné une audience qui a duré 4 heures. Passant au milieu des ouvriers il s'arrêtait, leur parlait, les caressait avec la plus paternelle tendresse. Bien des larmes d'attendrissement ont coulé ce jour-là.

Le 29, fête de S. Michel, le Saint Père a dit de nouveau la messe pour les pèlerins. Ce fut un jour de fête incomparable. La basilique de S. Pierre était comble. On estime de 70 à 80000 le nombre des assistants. Après la Messe Léon XIII a donné la bénédiction solennelle, puis, au lieu de se retirer, conformément au cérémonial, il a voulu faire de nouveau le tour de la Basilique, "pour les pèlerins français," "Je veux, disait-il, que tous voient leur Pape."

L'un des signes caractéristiques du mouvement religieux qui se dessine de plus en plus dans le monde catholique, et dont le pèlerinage des ouvriers français n'est pas le moins important, est assurément la présence à Rome de plusieurs milliers de jeunes gens venus de toutes les contrées de l'Europe pour apporter au Saint Père le témoignage de leur foi et de leur filial dévouement.

Ils étaient 3000 le 29, dans la basilique de S. Pierre, rangés par nationalité, le long des murs, attendant de pouvoir acclamer le Pape. On avait placé les nations par rang de lettre. D'abord les Allemands, puis les Austro-Hongrois, les Belges, les Polonais, les Suisses et enfin les Français de beaucoup les plus nombreux, toutes bannières déployées.

M. de Mun a présenté nos jeunes compatriotes au Saint Père.

Le pèlerinage français à Rome avait donc un succès éclatant, il cimentait l'alliance de la Papauté avec le monde ouvrier et la jeunesse catholique. C'en était trop pour les Francs-maçons.

Mêmes en Italie et en France, ceux-ci se sont entendus pour couper court à cette manifestation sans exemple dans l'histoire. Le 2 octobre, au Panthéon (église où se trouve enseveli Victor Emmanuel qui, en 1870 pendant la guerre Franco-prussienne, vola les Etats du Pape) une manifestation anti-française et anti-papale éclata à l'occasion d'un fait insignifiant produit par un

jeune Italien, croit-on, venu de France avec les pèlerins français.

Comme une trainée de poudre cette manifestation se répandit dans la ville de Rome et même dans toute l'Italie. Force fut de suspendre le pèlerinage. Le 5 octobre, le Pape célébrait encore la sainte messe dans S. Pierre, en présence des pèlerins qui avaient à leur tête le Cardinal Langénieux et M. Harmel. Après quoi il traversait les rangs des pèlerins, recevait les adieux que lui fit le Cardinal Langénieux et donnait sa bénédiction aux pèlerins et à la France elle-même.

Les témoignage les plus sérieux ont établi d'une façon péremptoire que ces manifestations anti-françaises ont été un coup monté, préparé et réglé jusque dans tous les détails par la franc-maçonnerie, sans que le gouvernement italien ait *woulu* même réfuter les calomnies qu'il savait être fausses. Mais attendons : *Dieu aura son tour au moment favorable.*

UN OUVRIER FRANÇAIS DÉCORÉ PAR LE PAPE.

Nous venons de dire comment se termina le pèlerinage français à Rome ; nous ne pouvons passer sous silence un incident de la dernière audience. Après avoir béni les pèlerins et la France, le Saint Père fit appeler au ouvrier français M. Finck, décoré de la légion d'honneur et de la médaille militaire. Prenant ensuite sur la poitrine de M. Harmel la croix de chevalier de S. Grégoire-le-Grand, le Pape l'a attachée lui-même à la boutonnière de M. Fink, au milieu des applaudissements de l'assistance.

Le 11 octobre les ouvriers de Dornignies fêtaient le nouveau chevalier. A cette occasion leur patron racontait en ces termes la vie de M. Finck.

“ Fink est né en Alsace. Engagé volontaire à 18 ans aux chasseurs à pied, il fit successivement les campagnes d'Afrique puis celle de Chine et de Cochinchine, pour venger nos soldats et nos missionnaires massacrés, et où sa belle conduite lui valut la médaille militaire.

“ Enfin, dans sa dernière campagne, une balle qui lui broya le pied, à Mentana, lui mérita sur le champ de bataille la croix d'honneur. Ce fut là que, pour la dernière fois, l'armée française fut admise à l'honneur de défendre la Papauté.

“ Je ne vous donnerai pas le récit des faits d'armes que, trop modeste, on a souvent de la peine à obtenir de lui ; disons seulement que, soigné et guéri à l'hôpital de Rome par ces admirables Sœurs de Saint-Vincent de Paul qui sont partout où l'on souffre, sa vaillante conduite lui valut une longue visite de Sa Sainteté.

Pie IX et de fréquents entretiens du roi de Naples, François II, qui les cessa seulement quand Finck eut appris le nom et le titre du camarade qui venait presque chaque jour lui bourrer sa pipe et lui demander ses récits de campagne.

“ Vous serez de mon avis, Messieurs, que ces précédents préparaient bien cette poitrine à laquelle le successeur de Pie IX devait faire tant d'honneur.

“ Finck fut admis à la retraite trois ans après sa blessure, le 10 juillet 1870. A cette époque, il ne pouvait encore marcher qu'avec des bécuilles.

“ La guerre éclate, Finck s'empresse de redemander du service ; heureusement pour lui et pour nous, on lui répond en l'envoyant aux eaux dans le midi de la France.

“ A peine guéri et pouvant marcher, il entra dans notre maison où il est donc depuis plus de vingt ans, et il m'a promis solennellement, en chemin de fer, un nouveau bail de vingt ans.

“ Il n'a fait, dans toute son existence, que deux services, dit-il : au 2e bataillon de chasseurs de l'armée française et chez MM. Delattre. Il n'en veut pas d'autre.—Et nous non plus ! Car si nous n'avons pas eu l'honneur de le voir sur le champ de bataille, ici, où nous le suivons chaque jour, nous pouvons affirmer qu'il n'y a pas de plus rude et plus tenace lutteur que cette bonne et brave tête d'Alsacien qui sait tout autant ce qu'il veut comme chrétien que ce qu'il a voulu comme soldat.

“ De sa conduite avec nous pendant ces vingt ans, je ne dirai rien, Messieurs, parce que j'aurais trop à dire, sinon qu'il y a une quinzaine d'années, au risque de sa vie, il a sauvé celle de l'un de nous qui, infailliblement, périssait sans lui, et que jamais il ne nous fut possible de lui faire accepter la plus petite récompense, le plus léger souvenir.

“ Je n'ai fait que mon devoir, répondait-il, vous me blessiez si vous insistiez !

“ Telle fut la réponse devant laquelle nous dûmes nous incliner.

“ Vous ne vous étonnez plus, n'est-ce pas, Messieurs, que connaissant ce caractère, nous ayons formé le projet d'obtenir pour lui la récompense insigne du plus grand des rois de la terre, notre Très Saint-Père.

“ Vous savez maintenant si nous avons été exaucés et dans quelle mesure !”

“ Heureux ouvrier, car il porte sur sa poitrine le témoignage d'un honneur qu'aucune personne au monde n'a jamais reçu ; car jamais Pape n'a décoré lui-même un homme, si haut placé qu'il fut dans la hiérarchie sociale ; Léon XIII, le pape des ouvriers, voulut que cette distinction inouïe à la cour de Rome fût donnée à un de ces ouvriers, à qui le grand Pape a voué son affection.”



UN MARTYR.

Le R. P. Etienne, missionnaire franciscain, au Chen-Si septentrional, massacre a Chu-Sang-Kao-Ling.

Le diocèse de Toulouse, depuis peu, compte parmi ses saints un martyr de plus.

Le R. P. Etienne, franciscain, vient d'être massacré à Kao ling, résidence du vicaire apostolique, Mgr Pagnucci, à quelques kilomètres de Si-gan-fou, chef-lieu de la province du Chen-si, en Chine.

C'est le *quatrième* martyr de l'Ordre franciscain depuis cent ans seulement.

Avec lui, deux des religieuses chargées du nombreux orphelinat, dont il avait la direction, ont été victimes des païens.

Le R. P. Etienne est né à Beateville, au Canton de Villefranche-de-Lauragais (Haute-Garonne), le 21 Juillet 1851.

A 18 ans, Jean Rougé, c'est ainsi qu'il se nommait alors, part pour Brandy, non loin de Bordeaux, pour prendre l'habit de S. François. Mais avant de quitter Beateville, il tint à renouveler ses nombreux pèlerinages auprès des saints martyrs d'Avignonet.

Dans l'église de ce lieu reposent les reliques de trois dominicains, de deux franciscains, et de huit ecclésiastiques séculiers, massacrés jadis par les hérétiques Albigeois. De nombreux miracles ont attiré depuis des siècles les chrétiens de la contrée et suscité un célèbre pèlerinage (1).

L'un des saints franciscains martyrs s'appelait Etienne. Jean Rougé, plein d'admiration pour la foi, le zèle et le courage du martyr, son compatriote, voulut le prendre comme son patron et son modèle. Il se dit : Comme lui, je serai fils de saint François, puissé-je, comme lui être martyr.

Voilà pourquoi en religion Jean Rougé s'appela désormais Etienne.

De Brandy, il fut envoyé à Bourges pour y faire sa théologie. L'Etienne devint un modèle de régularité, d'obéissance et de piété. Un de ses condisciples racontait naguère avec quelle délicatesse et quelle charité il savait le reprendre de ses manquements : " Mon Frère, lui disait-il, quoique plus pécheur que vous, je dois vous prévenir que vous avez manqué à tel article de la Règle."

Un jour de promenade, en 1874, Fr. Etienne était avec un

(1) Les fidèles qui s'y rendent parcourent à genoux la distance qui sépare l'entrée de l'église du sanctuaire, comme marque de respect pour les martyrs.

jeune novice en avant des autres Pères. Tout à coup, une vache qui paissait tranquillement dans un pré voisin, accourt, s'agenouille devant les deux religieux et, après une pause, s'en retourne, tandis que le supérieur s'écriait étonné : " Vraiment, mes Frères, l'un de vous sera un saint.

Ordonné prêtre le 28 juin 1876, le Fr. Etienne quitta Bourges pour le Couvent de Brives. Il y était au moment des expulsions ; c'est de là qu'il partit pour l'exil. L'Espagne le reçut, mais son cœur rêvait des missions lointaines.

Il demanda et obtint la permission de partir. " Dans quelle mission désirez-vous être envoyé, lui dit son supérieur ?— Choisissez vous-même, répondit le P. Etienne, pourvu que dans cette mission, on puisse mourir pour la foi."

On le savait courageux, calme, intrépide, inébranlable dans l'épreuve : il fut envoyé dans une des missions les plus pénibles et les moins consolantes de la Chine. C'était en 1884. Il vint à Beauteville embrasser, pour la dernière fois, son père, sa mère et ses sœurs.

A la violente étreinte qu'il me donna, racontait dernièrement son père, j'eus un pressentiment et je lui dis : " Jean ne va pas dans les missions lointaines, laisse-nous mourir..." Le missionnaire baissa les yeux, cacha ses larmes et ne répondit pas. Comme saint François, amateur de la croix, il s'en alla, passant par Rome et Assise, afin de fortifier son âme là où tant d'illustres martyrs avaient versé leur sang pour Jésus-Christ.

Vers la fin de l'année, le P. Etienne prenait le chemin de la Chine. Des événements imprévus vinrent l'arrêter à Alexandrie : la guerre du Tonkin, qui semblait devoir être terminée après les brillants succès de l'amiral Courbet, avait pris une mauvaise tournure à la suite des négociations de Ferry.

Le P. Etienne obtint d'aller en Terre Sainte avec deux de ses confrères, missionnaires comme lui. Le 10 mai 1885, il rencontra à Jérusalem plusieurs de ses compatriotes parmi les pèlerins de la pénitence, et le 9 juillet, il s'embarquait pour sa mission.

Après deux mois d'un voyage tourmenté, le P. Etienne arriva à Shang-haï. Là, on lui fit la toilette chinoise obligatoire : il quitta l'habit franciscain pour revêtir le ta-koua-tzen, ou grande robe qui descend jusqu'aux talons et se ferme sur le côté gauche, puis le pardessus, espèce de gilet à grandes manches appelé makoua-tzen, une large ceinture verte, un chapeau en forme de marmite, les longues moustaches et la queue, et enfin, pour parître tout à fait un vrai sieng-seng (lettré), de grandes besicles. Il ne voulut jamais porter la soie ni les habits riches qui rehaussent tant aux yeux des Chinois, malgré les railleries que ne lui épargnèrent pas les païens.

Parti avec un autre Père, le long du fleuve Bleu, le Yantg-tse-kian, il vint à la procure des Pères franciscains qui se trouve à Han-Kéou, et, après avoir traversé à dos de chameau et de mulet les montagnes du Chen-Si, il arrivait, après un voyage de 2500

kilomètres, en 50 jours consécutifs, à Si-gan-fou, une grande ville de 240,000 âmes, puis à Kao-ling-kien, la résidence du vicaire apostolique, Mgr Pagnucci.

On ne se doute pas, en Europe, des difficultés des voyages en Chine, surtout pour le missionnaire : voyager en barque, en charrette à bœufs, à dos de chameau, d'âne ou d'homme. Durant ce long voyage, le P. Etienne endura d'horribles souffrances, augmentées encore par les terribles fièvres du pays.

La province de Chen-Si renferme une population de 25 millions d'âmes, sur lesquels on compte à peine 25 mille chrétiens. Pour l'évangéliser, le vicaire apostolique dispose de huit ou dix missionnaires européens, dont deux français, aidés dans leur ministère par quelques prêtres chinois, une quinzaine de séminaristes et un certain nombre de catéchistes. Le district attribué à chaque missionnaire est immense, de sorte qu'ils voyagent sans cesse de mission en mission, portant souvent les sacrements aux malades, à plusieurs journées de marche.

Le P. Etienne entreprit vaillamment la rude besogne qui lui était échue, accompagné de deux séminaristes et malgré les rigueurs de l'hiver. En 1888, Mgr Pagnucci le nommait professeur de philosophie et de théologie dans son séminaire de Chuo-Tang. Là, il manifesta toute sa science comme professeur, sa richesse d'éloquence, son talent musical : mais après quinze mois, un douloureux rhumatisme qu'on attribua à la vie sédentaire et à l'humidité de la ville, l'obligea à reprendre ses courses de missionnaire dans le district de Wei-ho. Il était là, quand aux rigueurs de 1890 vint s'ajouter une famine si désolante que ses 2000 fidèles, répandus en seize paroisses, mouraient de faim, et qu'il fallut faire appel pour eux aux chrétiens d'Europe.

En ce moment, Mgr Pagnucci négociait à Rome l'envoi d'une colonie de religieuses qui recueillerait, dans un orphelinat, les petites filles abandonnées sur le chemin et dans l'eau des rivières, exposées à la dent des chiens ou des porceux par leurs mères païennes, ou vendues de un à dix sous la paire.

“ La province de Chen-si, écrivait le P. Etienne, entretient plus de 500 orphelines qui sont une lourde charge à la mission.”

Six religieuses franciscaines françaises furent envoyées de Marseille, ayant à leur tête une supérieure de grande intelligence et de grand cœur, portant un nom illustre dans le monde, celui des de Villèle, voilé sous celui plus simple de Sr Marie-Agnès de Saint-Jean-Baptiste.

Le P. Etienne fut rappelé des missions qu'il aimait tant, pour être préposé à la direction de la nouvelle fondation, en même temps qu'il redevenait directeur du séminaire et professeur de théologie.

“ Sans être beau, écrivait-il encore, cette orphelinat est fort vaste et très convenable ; il n'y a pas dans toute la province d'établissement semblable. Il pourra contenir plus de cinq cents orphelines.”

“ A côté de l'orphelinat est établi le séminaire, la maison épiscopale, l'église et une vingtaine de maisons habitées entièrement par des chrétiens formant près du Wei-ho le village de Chuo-Tang.

“ Ce village a l'aspect d'une forteresse. De forme circulaire sur un espace de huit ou dix mille mètres carrés, il est entouré d'un large fossé et d'un mur en terre de six à huit mètres de haut. Ce mur est surmonté d'une couronne en briques crénelées, où pourraient se cacher les défenseurs de la place dans le cas où elle viendrait à être assaillie par l'ennemi. La forteresse n'a que deux portes, mais deux portes formidables, garnies de fer sur les deux faces. Elles s'ouvrent chaque jour au lever du soleil, et se referment quand les ombres de la nuit étendent sur les hommes et les choses leur voile noir. Au-dessus de chaque porte s'élève une maisonnette renfermant les engins de la guerre, quatre canons de fer rouillés, dix fusils à mèche, vingt sabres antiques, passablement rouillés aussi. Les rues du village sont étroites et fort mal entretenues, les maisons généralement pauvres, les cheminées, les vitres et souvent les fenêtres absentes.”

Tel est le village de Chuo-Tang dont la signification veut dire : palais du savoir, où le P. Etienne était appelé à diriger les principaux établissements.

Grâce à son habile direction et à l'intelligence supérieure de Sr Marie Agnès de Saint-Jean-Baptiste, tout marcha si bien qu'on reconnut la nécessité d'appeler six nouvelles religieuses pour le Chen-si. Les chrétiens se sentaient heureux et souriaient à l'avenir, les païens, étonnés des services et de la charité de ces femmes d'Occident, étaient pleins de respect en les voyant à l'œuvre. Ils venaient avec confiance chercher les remèdes auprès d'elles. Des conversions s'annonçaient.

Tout était tranquille, tout était à l'espérance, et aucun nuage ne paraissait à l'horizon pour annoncer la tempête au 12 juillet dernier, date de la dernière lettre du P. Etienne à un de ses amis, parvenue en France le 1er octobre.

Or, une dépêche de Shang-hai est venue annoncer à Rome, le 22 septembre dernier, que ce bon P. Etienne, missionnaire franciscain du Chen-Si, avait été massacré par les païens avec deux religieuses. Les détails de leur mort ne pourront être connus que dans deux mois environ. Mais le théâtre de leur massacre n'est autre que le village de Chuo-Tang à Kao-ling, à 24 kilomètres de Si-gan-fou.

On ne peut attribuer pareille catastrophe qu'à une émeute excitée par la (secte des Frères) ces sociétaires du *Lotus-blanc*, ces sectaires ennemis de tous ordres, de toute autorité et de toute liberté, qui pullulent, en Chine comme ailleurs, sans scrupules et pleins d'hypocrisie, qui ne craignent pas de faire beaucoup de ruines pour mieux régner. Quand on connaît l'état social des esprits, les usages et les mœurs des célestes impériaux, l'orgueil et l'égoïsme des lettrés, le tempérament du Chinois,

la haine de l'étranger, comme nous l'ont fait connaître les nombreuses lettres du cher P. Etienne, en n'est nullement étonné du massacre subit qui s'est produit au Chen-Si, comme tant d'autres se sont produits dans les autres provinces, et plus particulièrement sur les bords du fleuve Bleu. Les lettrés païens, avec leurs hordes pillardes, au vu et su des mandarins qui ont bien laissé faire au lieu de les arrêter, comme tel était leur devoir de magistrats, se sont présentés à Chuo-Tang, en ont fait le siège, ont pénétré dans l'orphelinat sous prétexte que là les chrétiens arrachaient les yeux aux enfants et qu'ils se nourrissaient de leur chair. Le P. Etienne a couru à la défense des religieuses et des orphelines, et il a donné son sang pour les agneaux du Seigneur. En haine du vrai Dieu, comme Etienne, le diacre de Jérusalem ; en haine de la foi, comme Etienne, le martyr d'Avignonnet ; en haine de la France, comme Français, il est tombé sur le champ d'honneur comme un héros, et mieux encore, comme un saint, probablement le 8 septembre, fête de la Nativité.

N. B.—Plusieurs des Pères de Montréal ont vécu avec le P. Etienne, en Espagne, et ont résidé, comme lui, à Branday et à Bourges,
LE PÈLERIN.

NOUVELLES DU TIERS-ORDRE EN CANADA.

UN ZÉLÉ DIRECTEUR DU TIERS-ORDRE NOUS ÉCRIT.

“ MON RÉVÉREND PÈRE,

“ Le 18 du mois courant j'avais le bonheur d'établir dans ma paroisse, la belle confrérie du Tiers-Ordre de S. François, dont je fais moi-même partie depuis un certain nombre d'années. Prévoyant les fruits de bénédictions et de grâces que le Tiers-Ordre peut faire parmi notre population si foncièrement chrétienne, je n'ai pas hésité, après avoir reçu de votre Révérence les pouvoirs de Directeur, à l'introduire dans ma paroisse.

“ Le nombre des novices n'est pas considérable ; mais je l'espère, ce sera le grain de sénévé, qui, sous l'œil de Dieu, et la puissante protection de Notre Père S. François, poussera des feuilles et des branches, et deviendra un grand arbre.

“ Je compte beaucoup sur cette belle confrérie pour le succès de mon saint ministère dans ma paroisse.

“ Nous nous efforcerons aussi de répandre votre belle et intéressante Revue, si remplie de l'esprit de S. François.”

— Nos vœux pour cette nouvelle fraternité et son zélé

Directeur seront écoutés de Dieu, nous n'en doutons pas, car ils sont sincères. Nous sommes sûrs aussi que tous les Tertiaires Canadiens prieront pour la prospérité de cette nouvelle famille de l'ordre franciscain.



CENT TERTIAIRES A S. LAZARE DE VAUDREUIL.

MON RÉVÉREND PÈRE.

Le 31 octobre dernier, vers onze heures du matin, un curé et deux missionnaires franciscains se saluaient avec un certain air de méfiance et de désappointement que pouvait à peine dissimuler le sourire officiel imposé par l'étiquette en pareille occurrence. D'une part, le curé n'avait pas de renseignements bien élogieux sur la valeur de ses missionnaires et il n'avait pas obtenu ceux qu'il avait demandés ; d'autre part les missionnaires étaient loin d'être enthousiasmés de la paroisse et même du curé. Fiez-vous aux bavardages du monde !

Que faire dans un pareil embarras ? Recourir à ce spécifique qui guérit tant de maux et dont on n'use pas assez : faire contre mauvaise fortune bon cœur. C'est ce que chacun fit consciencieusement.

Dès le soir même, le curé ne parut plus aussi mauvais homme que le donnait sa réputation, mais ce n'était peut-être pas sans détriment pour la paroisse. Cependant on se mit à l'œuvre de son mieux et bientôt les préjugés tombèrent de part et d'autre. L'assistance, peu nombreuse d'abord, allait tous les jours en augmentant. La paroisse prouva bientôt qu'elle était digne d'une meilleure réputation ; recueillement et attention soutenue pendant les exercices, chapelets, chemin de croix et autres exercices de piété en dehors des exercices publics, tout cela donnait un cachet de piété et d'édification qu'on n'aurait osé attendre dans cette paroisse. Comme résultat final, tout le monde s'approcha des sacrements, à l'exception de quatre hommes, dont trois absents.

Mais, il faut bien l'avouer, il existait dans cette paroisse bien des désordres : le blasphème, la danse et l'ivrognerie. Quelle effrayante épidémie de démangeaison à la langue et à la plante des pieds ! De plus, la paroisse étant de fondation relativement récente et ne se composant que de

paroissiens qui avaient toujours été très éloignés de l'église, on ne pouvait s'attendre à rencontrer une piété bien vive et bien solide. Une guerre sans trêve ni merci fut déclarée aux désordres et la piété s'alluma comme d'elle-même au souffle de la grâce attirée sur ces âmes par la meilleure volonté du monde. Le jour de la clôture, 92 hommes venaient en face de l'autel donner leur nom à la tempérance.

Il fallait enfin prendre un moyen efficace pour maintenir tout ce bien et reconder les bonnes volontés encore bien chancelantes. Il fut décidé d'établir le Tiers-Ordre ; c'était réaliser un rêve de M. le Curé que des difficultés en apparence insurmontables avaient retardé.

Mais, ô cruelle déception ! après bien des invitations, des explications ; des encouragements, une quarantaine de personnes, dont quatre hommes, viennent se faire inscrire ; après avoir biffé les noms des danseuses, des mères qui mènent leurs filles à la danse et des personnes qui font danser dans leurs maisons, il restait un bien petit nombre. M. le Curé semble triompher de me trouver en défaut et me déclare qu'il ne s'occupera pas du Tiers-Ordre s'il n'y a pas plus d'hommes. Que faire ? Nous sommes à la veille de la clôture, le temps presse ; sans perdre de temps, je vais exposer mon embarras à ces braves paroissiens et leur tient à peu près ce petit discours : " Or sus, mes amis, j'avais compté sur vous et m'étais engagé ; vous n'avez pas répondu à ma confiance et me voilà perdu. Allez-vous me laisser partir avec ce gros affront ? J'ai obtenu de vous tout ce que je vous ai demandé ; allez-vous me refuser à la veille de nous quitter ? Il n'en sera pas ainsi : qui m'aime, me suive ! Il me faut surtout des hommes. Prouvons à M. le Curé qu'il y en a de chrétiens à S. Lazare ! En avant, à la sacristie ! " Et voilà, je ne sais quelle étincelle parcourt les rangs, on se lève, les hommes en tête ; la sacristie est envahie en un clin d'œil ; notre chiffre de 100 est arrondi. Cent tertiaires dont 38 hommes sur 800 communiants ! Et ne croyez pas que la quantité remplace la qualité : cette retraite a fait découvrir dans la paroisse un grand nombre de bonnes volontés qui n'attendaient que l'occasion de se manifester ; nous étions à même de rencontrer quantité de personnes sans apparence mais animées des meilleures intentions. Dans ce nombre, il y a beaucoup d'hommes et de femmes jouissant d'une grande influence et respectés de tous. M. le Curé trouvera dans ces personnes un puissant moyen de déraciner les désordres et d'implanter une solide piété qu'il a tant à cœur.

Il va d'abord diviser ces 100 personnes en quatre groupes pour offrir à sa paroisse chaque dimanche le spectacle de 25 personnes au moins recevant la sainte communion. Ce spectacle entraînera certainement bien d'autres personnes à fréquenter les sacrements. Par les nombreux jeunes gens et jeunes filles, il atteindra toute la jeunesse de la paroisse et la détournera de la danse et des mauvaises fréquentations ; et par les pères et mères de familles très respectables il atteindra également les autres parents pour les détourner du blasphème, de l'ivrognerie et de la tolérance des danses dans leurs maisons : adieu bouquets, blé d'Inde, rafles de dindes, fricots, etc. etc. !

Pour combattre plus efficacement l'ivrognerie, les tertiaires useront de leur influence pour empêcher de signer les requêtes de licences et amèneront les conseillers à les refuser.

Que l'on ne croie pas que j'exagère en indiquant tous ces résultats : la paroisse contient tous les éléments voulus pour réussir facilement ; elle renferme des âmes d'élite qui ne demandent qu'à bien faire et à se dévouer. Ce qui complète admirablement cet ensemble, c'est un bon directeur, un bon et digne prêtre, animé d'une profonde piété et d'un zèle ardent et éclairé. Pussions-nous rencontrer d'aussi bons éléments dans toutes les paroisses, le vice en serait bien vite banni !

Pour finir, il faut vous dire que l'émotion qui régnait dans toute l'assistance et gonflait tous les coeurs au moment des adieux, prouvait à tous que Curé, paroissiens et missionnaires avaient appris à se connaître, à se comprendre et même à s'aimer ; toutes les préventions avaient disparu et les huit jours de la retraite avaient paru trop courts. Ce n'est pas moi qui dirai que les gens de S. Lazare sont de mauvaises gens et que leur Curé est trop exigeant ; ce n'est pas non plus à S. Lazare qu'on pourra nous faire passer pour des intraitables.

Agrérez, etc,

FR. DÉSIRÉ, M. Obs.

— 0 —

Soit loué Mon Seigneur pour notre sœur la mort corporelle que nul homme vivant ne peut éviter.

La Sainte Robe de N.-S. à Trèves.

Un de nos Pères, du Couvent de Metz en Lorraine, qui a eu la satisfaction d'aller en pèlerinage à Trèves pour honorer la Robe de Jésus, nous envoie sur ce sujet les détails suivants que nous reproduisons avec empressement :

En juin dernier Mgr Korum, évêque de Trèves, annonçait dans une magnifique lettre pastorale que bientôt le plus précieux trésor de son église cathédrale serait exposé à la vénération des fidèles. Cette nouvelle fut accueillie avec grand enthousiasme et fit tressaillir de joie nos pays. Déjà en 1844, la dernière exposition de la Sainte Robe avait causé un grand mouvement catholique, appuyé par beaucoup de miracles opérés par l'attachement de ce saint vêtement.

Vers 1870 le peuple fidèle commença à réclamer une nouvelle exposition de la précieuse relique : mais alors le " Kulturkampf " (guerre contre le catholicisme en Allemagne) la rendait impossible.

En 1887 le Congrès des catholiques allemands eut ses comices à Trèves. Dans la dernière réunion du Congrès, Mgr Koppes, évêque de Luxembourg, pria publiquement Mgr de Trèves d'accorder au peuple la consolation d'une nouvelle exposition. Mgr. Korum, tout en accueillant la demande, dit qu'il fallait attendre l'heure providentielle. L'heure sonna cette année et l'exposition fut ouverte le 18 août en la fête de Ste Hélène qui avait enrichi l'église de Trèves de ce trésor unique.

L'ouverture des plus pompeuses, se fit par Mgr Korum entouré de son clergé, de plusieurs évêques étrangers, des représentants du gouvernement, de l'armée, des tribunaux, des magistrats et d'une foule énorme de fidèles.

Depuis ce moment, les processions se sont suivies sans interruption de grand matin jusqu'à la nuit. Il fallait voir ces pèlerins remplis de joie à la seule pensée de la tunique de N. S. ! il fallait voir leur tenue pieuse, leurs larmes ! il fallait entendre leurs prières et leurs chants ! Il fallait les voir attendre 4, 5, 6 heures avant de pouvoir pénétrer dans le sanctuaire et cela après un voyage fatigant. Rien ne peut en donner une idée. Vraiment cette vue rappelait la foi des Croisés du moyen-âge et leur ardeur pour la délivrance des Lieux-Saints.

J'ai vu les pèlerins des divers pays, je les ai vus en route, je les ai vus visiter les églises de Trèves si riches en saints souvenirs ; je les ai encore vus attendant l'heure d'entrer à la cathédrale et de passer devant la Sainte Robe. Partout ils m'ont apparus tout imprégnés d'une sainte ardeur de contempler cette insigne relique ; mais j'essayerais en vain de rendre l'impression qu'ils éprouvaient en passant devant elle ! Il faut avoir vu cela.

Ce qu'il y eut de plus touchant ce fut sans doute cette multitude de malades qui avaient sollicité la faveur de toucher ce saint habit au contact duquel, du vivant de Jésus-Christ, tant d'infirmes avaient été guéris.

On est touché jusqu'aux larmes en voyant l'évêque de Trèves, assis au coin de la vitrine, recevant un à un tous les infirmes, faisant passer dans leur âme la sainte conviction qui rayonne dans tout son beau visage comme elle s'exprime pieusement dans ses paroles ardentes ; il leur fait répéter avec lui : " Jésus, fils de David, ayez pitié de moi " ; " Seigneur, faites que je voie " ; " Si vous voulez, vous pouvez me guérir, " puis, avec une douceur et des précautions de mère, il conduit leur main tremblante jusqu'au saint vêtement et le leur fait longuement toucher.

Il ne croit pas s'abaisser, ce prélat qui fait la gloire de l'Allemagne catholique, en condescendant ainsi aux petits et aux souffrants de la terre, et il donne à tous un grand exemple d'humilité et de charité.

Sans doute les malades qui touchent la Sainte Robe ne s'en reviennent pas tous guéris, tant s'en faut, mais tous sont consolés ; nous en avons vu qui rapportaient leurs douleurs au foyer où ils ont déjà tant souffert et qui maintenant gardent de leur pèlerinage un souvenir aussi doux que joyeux et fortifiant. Ceux qui vont là-bas n'ont pas tous demandé la santé, beaucoup se sont contentés de prier Dieu pour obtenir le courage et la résignation ; et qui d'entre eux n'a pas été exaucé ?

On estime que près de deux millions de pèlerins sont venus rendre hommage à la Robe de N. S. Jésus-Christ. Ce chiffre montre que la foi n'est pas encore morte ; espérons que ce pèlerinage de six semaines la ravivra dans bien des cœurs.

Le dimanche 4 octobre, jour du S. Rosaire et de S. François d'Assise, ces pèlerinages ont été clôturés très solennellement par Mgr Korum en présence d'un grand nombre de notabilités même princières et d'une foule immense. La messe fut très-solennelle et les chants exécutés d'une façon supérieure, la Ste Robe ayant été encensée et transférée dans la salle des trésors, l'assemblée chanta le *Te Deum* en allemand.

Le soir, au salut solennel, Mgr. Korum prononça le grand sermon de clôture dans lequel il explique le sens et la portée des manifestations du pèlerinage de la Ste Robe, puis il expose les sentiments dont son cœur d'Evêque est plein : la *joie* de voir que N. S. Jésus-Christ est encore dans nos temps modernes le roi des cœurs ; la *gratitude* envers tous ceux qui ont pris part au pèlerinage d'une manière quelconque ; enfin l'*espoir* que des temps meilleurs se lèveront à la suite de ce renouvellement de foi. Après ce discours le *Te Deum* fut encore chanté, et la bénédiction du S. Sacrement donnée.

Le soir la ville fut illuminée comme par enchantement.

Le peuple catholique de Trèves courut aux portes du palais épiscopal et là, après l'exécution de divers chants religieux, un

homme invite la foule à prier pour son évêque. Moments solennels et uniques, où résonnèrent les cinq *Pater* d'un peuple pour son pasteur, en signe de vénération et de reconnaissance, couronnés par un triple vivat en son honneur.

Un mot en terminant pour faire remarquer que l'habit des enfants de S. François est de même forme que l'habit de Ste Robe de Jésus ; plus haut j'ai dit que la manifestation de ce S. Vêtement a été clôturée le jour de la fête de S. François. Enfin j'ai remarqué que la Ste Robe est de couleur plutôt d'un gris cendré que brun, ceci m'a frappé, car cette couleur gris cendré est celle qui a été pendant très-longtemps et presque partout portée par la famille franciscaine.

FR ENGELBERT MICHELS, M. Obs.

A NOS NOMBREUX BIENFAITEURS DU CANADA

CHERS BIENFAITEURS,

Il est d'usage en France de remercier Dieu solennellement, le dernier jour de décembre, pour les bienfaits sans nombre qu'il a daigné accorder durant le cours de l'année qui se termine. Vous ne blâmez pas, nous en sommes sûrs, cette coutume.

Mais s'il est bien de rendre grâce à Dieu, il n'est pas mal de remercier aussi les représentants de sa divine Providence, c'est-à-dire les âmes charitables qui, pour l'amour de Dieu, font du bien à leur prochain. C'est pourquoi, chers Bienfaiteurs, dans ce dernier numéro de l'année 1891, nous venons vous présenter nos remerciements bien sincères pour la générosité avec laquelle vous avez pourvu à nos besoins depuis notre retour à Montréal. Nous sommes heureux de le dire publiquement : nombreux sont les bienfaiteurs des enfants de S. François en Canada, à Montréal surtout. Nous ne les connaissons pas tous, car plusieurs ne veulent être connus que de Dieu. Aux connus et aux inconnus nous offrons, par l'intermédiaire de la Revue, des remerciements que nous voudrions pouvoir leur présenter de vive voix. Daigne notre Père commun du Ciel répandre ses meilleures bénédictions sur toutes ces âmes charitables qui, par leurs œuvres, se montrent véritablement ses enfants.

Cette prière sera exaucée nous n'en doutons pas, car elle est jointe aux prières que N. S. Jésus-Christ adresse lui-même, tous les jours, à son Père pour vous, depuis notre installation à Montréal. Depuis le mois de juin 1890, en effet, chaque jour nous avons offert le Saint Sacrifice de la Messe pour tous nos Bienfaiteurs. Sans doute nous avons accepté vos aumônes avec reconnaissance, mais nous avons voulu vous donner en retour ce

qui est en notre pouvoir. Donc, depuis 18 mois, nous avons, de grand cœur, célébré pour vous au moins quinze cents messes. Par là nous pensons avoir fait quelque chose pour vous qui avez tant fait pour nous. Par là encore il nous semble avoir suivi le conseil de Notre-Seigneur : " Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement : " Vous ne nous deviez rien : votre don a été gratuit. Il convenait que le notre fût gratuit. S'il plaît à Dieu nous continuerons à recevoir vos aumônes et à prier ainsi pour vous.

Vous pouvez remarquer, Chers Bienfaiteurs, qu'en célébrant de la sorte à vos intentions nous ne faisons nul trafic de Messes. Car si nous célébrons pour vous, c'est spontanément, comme votre aumône est spontanée et sans engagement de conscience. Nous ne vous disons pas : donnez-nous, et en retour nous célébrerons tant de messes pour vous. Non, nous vous disons seulement : Vous êtes assez charitables pour nous donner le vivre et le vêtement ; eh bien ! par reconnaissance, nous prions et célébrons pour vous. Voilà tout. Il n'y a en cela nul engagement de votre part ni de la nôtre. Du reste, vous avez fait l'aumône sans savoir que nous célébrerions pour vous, vous ne comptiez pas sur ces messes. Continuez à faire ainsi. Vous aurez le mérite de vos aumônes, et nous de notre côté nous nous dévouerons autant que possible pour vous ; en outre nous demanderons à Dieu, au Saint Sacrifice, de vous rendre au centuple ce que vous aurez fait pour vos humbles et reconnaissants serveurs.

Maintenant, chers Bienfaiteurs, laissez nous vous prier de nous continuer votre précieux concours. Nous voudrions faire beaucoup de bien en Canada. Tous les jours nous trouvons ou on nous propose telle ou telle bonne œuvre à accomplir. Notre cœur est touché à la vue des maux qui nous sont montrés et nous sommes désolés de ne pouvoir pas les soulager.

Que faire avec rien ? Et nous n'avons rien. Ah ! aidez-nous. Nous ne rougissons pas de vous tendre la main pour cela. Ne sommes-nous pas pour l'amour de Dieu mendians de profession ? L'Eglise ne nous a-t-elle pas reconnus sous le titre de *Religieux mendians* ? Non, nous ne rougissons pas de mendier.

A ce propos, je crois utile de vous rappeler les lois de l'Eglise sur les " Collecteurs d'aumônes " Je les emprunte à la *Semaine Religieuse de Québec* :

" A l'exception des ordres mendians proprement dits, dont nous parlerons plus loin, personne ne peut se permettre de solliciter des aumônes, de " quêter " dans un diocèse, sans une autorisation expresse et écrite de l'évêque de ce diocèse.

" Par *collecteurs d'aumônes* il est bon de remarquer qu'on ne doit pas entendre seulement les quêtes à domiciles, mais toute demande de secours par lettres, circulaires, images, livres, billets d'obligations, etc.

" Quant aux religieux mendians proprement dits, ils peuvent solliciter des aumônes dans le diocèse où ils sont établis, sans

aucune autorisation de l'Ordinaire, et sans être tenus de lui montrer l'autorisation de leurs Supérieurs. Mais ils ne peuvent le faire dans un diocèse étranger, sans être autorisés par l'évêque de ce diocèse. Bien plus, s'il y avait péril de fraude, l'évêque pourrait faire produire l'autorisation de tous les religieux qu'il ne connaît pas, et arrêter certains abus, même quand il s'agit des religieux mendiants.

“ En dehors de ces cas, il est défendu aux Ordinaires (ou Evêques) des lieux où se trouvent des religieux mendiants proprement dits, et à leurs agents, d'empêcher ces religieux de recueillir des aumônes qui sont d'ailleurs leur unique moyen de subsistance.” (Semaine Religieuse de Québec No. 30).

Voilà donc les lois de l'Eglise, et nos bienfaiteurs du diocèse de Montréal ne doivent pas s'étonner si nous, Religieux mendiants, nous leur demandons tout simplement, sans autorisation écrite de Monseigneur l'Archevêque, de nous assister dans tel ou tel besoin. Nulle part la chose ne se passe autrement, car Nos Seigneurs les Evêques connaissent les lois de l'Eglise et les maintiennent.

Mais terminons, Chers Bienfaiteurs, en vous redisant merci. Merci pour le passé ; merci pour l'avenir.

LES FRANCISCAINS DE MONTRÉAL.

LES EFFETS DE LA BOISSON.

(Suite)

Quand on fut au couvent, que la dernière élève en eut franchi le seuil, une religieuse avait aperçu cette femme, les yeux baissés et pleins de larmes. Dans sa pitié elle avait dit :

— Désirez-vous une aumône ?

— Oui, l'aumône d'une consolation ; je voudrais pleurer près de vous.

Le désespoir de cette voix touchant au cœur la fille de Saint-Vincent, elle l'avait emmenée au parloir, et là dans un sanglot, confessant le crime qu'elle allait commettre, la mère désolée avait retrouvé le courage.

— Toutes les existences humaines ont leurs tortures, lui avait dit la Sœur. Vous sentez les vôtres, mais combien il en est qui frappent ceux-là dont vous enviez le sort ! Contre ce poison qui conduit votre mari à la mort, il n'y a qu'un remède, la prière ; la vôtre d'abord, et, s'il en est temps encore, la sienne.

Quand elle était rentrée au logis, ses enfants, comme ces oiseaux affamés oubliés dans le nid, appelaient leur mère. Grande fut la joie devant les provisions apportées du couvent.

Pour la première fois avant de les mettre au berceau, elle les avait placés à genoux, devant elle, enlaçant leurs doigts qu'ils regardaient tout surpris. Elle les recommandait à Dieu dans une muette prière.

Puis, dans l'inquiétude de l'attente, elle avait veillé. Lui qui venait toujours à la sortie du cabaret, il n'était pas rentré. Qu'était-il devenu dans cette nuit ? Peut-être le saurait-elle dans cette taverne où l'argent si péniblement gagné par elle payait chaque jour son poison.

III

Le jour paraissait à peine qu'elle errait devant le cabaret, les yeux sans cesse fixés sur les volets encore fermés. La pluie trempait sa pauvre robe et ruisselait sur ses cheveux ; mais elle n'en prenait souci. Dans la rue encore solitaire, deux ouvriers passant, frappèrent à la devanture qui s'ouvrit : elles les vit devant le zinc absorbant le *tue-ver* qui tue l'homme ; ils partirent, elle se glissa tremblante dans la tanière.

— Un chien de temps, la petite mère, lui dit le mastroquet ; une blanche ou un mêlé-cas pour vous sécher ?

— Monsieur, répondit-elle, je ne sens pas la pluie, mais j'ai bien pleuré : mon mari vient souvent chez vous, tous les jours je crois . . . le grand Georges . . .

— Oui, reprit-il, un client, bon enfant ; tapageur quant il a bu ; il ne faudrait pas qu'il recommence la casse d'hier.

— Il s'est battu ! murmura la pauvre femme ; oh ! monsieur, je n'ai pas grand chose, une petite pièce blanche que j'ai reçue par charité, mais je vous la donnerai si vous me dites où est mon mari ?

— S'il n'est pas rentré, répondit le mastroquet, c'est qu'alors il chante en " enfer " une *chouette romance*.

De cette langue d'argot elle n'entendit qu'un mot " enfer " ; le gros rire de son bourreau lui serrait le cœur. Une pensée de mort lui traversait l'esprit.

Lui avait allumé sa lanterne.

— Nous allons voir ça, disait-il, en l'engageant à le suivre.

Dans la salle sombre, à travers les meubles renversés, elle passait ; son pied glissa sur la dalle humide et rouge ; était-ce du sang ou du vin ?

Il ouvrit " l'enfer ". La lumière de la lanterne passa sur quatre masses noires.

— Assez roupiiller, les enfants, dit le mastroquet. On vit les masses remuer, les jambes s'allonger, les bras s'étendre, les torses se dresser ; des voix enrrouées grondèrent des blasphèmes de démons.

Une des masses n'avait pas bougé.

— Était-il sourd celui-là ?

Et s'approchant, le mastroquet le poussa du pied. La femme l'avait suivi et, tombant à genoux près de cette masse

inerte, elle avait poussé un cri ! Le rayon jaune de la lampe se projetait sur deux yeux fixes, démesurément ouverts. La main de la femme touchant ce corps avait pétri une chose gluante et froide, des caillots de sang. . .

Le mastroquet s'était penché ; un effroyable juron passa entre ses dents serrées.—Qu'on file d'ici, dit-il ; en voilà une fripouille qui fait son macabée.

Les trois compagnons de " l'enfer " s'étaient levés gagnant la porte, comme si Lucifer lui-même se fût montré ; la femme restait inerte, sans parole. Il l'enleva dans ses bras et la laissant dans la rue :

—Rentrez chez vous, et vite, lui dit-il ; n'ameutez pas les gens devant ma porte, pour donner un mauvais renom à ma maison et faire sauver ma clientèle.

Elle ne bougeait pas. Lui, fermant la boutique, courut à la police. Un quart d'heure plus tard, un sergent de ville ramassait sur le trottoir une femme évanouie et la portait au poste ; presque en même temps on venait faire les constatations légales, et le cadavre s'en allait à la Morgue.

Il y eut une enquête paternelle ; le mastroquet, grand électeur du quartier, avait droit à des égards . . .

Depuis, la veuve, courageuse et chrétienne, soutenue par ces religieuses que la providence mit sur son chemin pour la sauver d'un crime, s'agenouille chaque soir près du berceau des enfants, en jetant à Dieu cette prière :

— Préservez-les de l'enfer de ce monde, et de celui de l'autre.

ALFRED DE BESANCENET.



PARTICIPATION DES JUIFS DANS LES DERNIERS ÉVÈNEMENTS DE ROME.

Sans vouloir revenir sur ce triste sujet dont tout le monde a tant parlé, il me paraît bon de signaler, à la suite du CATHOLIC NEWS, la part active qu'ont prise les Juifs dans ces événements: C'est d'abord un fait avéré et connu de tous que tous ces événements avaient été préparés à l'avance. Par qui ? Par la franc-maçonnerie dont la majorité du grand conseil doit toujours être juive. Ce que les Juifs avaient décidé, les Juifs devaient l'exécuter ; nous trouvons ce fait étrange que le tumulte ayant commencé le VENDREDI, 2 octobre, s'arrêta complètement le SAMEDI, jour de repos pour les Juifs. Ce jour-là, des députations vinrent de diffé-

rentes villes, soi-disant pour réparer l'outrage fait à la nation italienne, mais il n'y eut aucun désordre, les Juifs observant mieux le repos du sabbat que beaucoup de catholiques le repos du dimanche. Mais le dimanche dès le matin, tout le Ghetto (partie de la ville réservée exclusivement à la résidence des Juifs,) tout le Ghetto était sur pied pour prendre part "à la démonstration patriotique, en réparation des insultes des étrangers au père de l'Unité italienne." Après avoir longuement manifesté au Panthéon, les émeutiers, la plupart jeunes gens Juifs se répandirent dans toute la ville, insultant les citoyens paisibles, vociférant à tue-tête et faisant arborer le drapeau italien à toutes les maisons.

Parmi les divers incidents, citons celui d'un prêtre Sicilien, résidant à Rome. Etant en omnibus, il fut conspué et outragé par les émeutiers, parmi lesquels il reconnut un Juif à qui il avait acheté le drap de la même soutane qu'il portait et qui, reconnaissant son ancien client, s'esquiva au plus vite. Le lendemain, le prêtre en question se fit un devoir d'aller visiter le magasin du Juif afin de le remercier de ses aimables procédés de la veille. Celui-ci essaya d'abord, mais en vain, de prouver un ALIBI ; mais l'évidence étant trop forte, il ne trouva d'autre excuse que de balbutier les mots de patriotisme, de devoir, etc. ; sur quoi le prêtre se retira, assurant bien que s'il s'était douté qu'il eût affaire à un Juif, il ne lui aurait jamais accordé sa clientèle.

Le résultat de tous ces désordres est une perte pour la ville de Rome d'une somme estimée à 3,500,000 francs (\$700,000-00), au bas mot. On attendait cinq groupes du pèlerinage français, en tout 15,000 personnes, sans compter d'autres pèlerinages moins nombreux des autres contrées d'Europe, du Mexique, et même d'Australie et du Canada. D'immenses préparatifs étaient faits dans cette vue et les hôtels et tous les magasins d'objets de pûté sont dans la banqueroute la plus complète ; on parle même de plusieurs suicides.

Ces pertes tombant naturellement avec une plus grande gravité sur le petit commerce, les Romains "de Rome" sont outrés de colère et se promettent bien, aussitôt que le Pape sera rétabli dans ses droits, de tirer une terrible vengeance sur tous les Juifs qui leur tomberont sous la main, tant chacun est intimement convaincu de reconnaître la main du Juif dans toutes ces récents désordres.

FR. DÉSIRÉ, M. Obs.



PAROISSE DE BETHLÉEM.

LES DERNIERS SACREMENTS.—Un des plus déplorables signes de décadence de la Foi chez un peuple, c'est la négligence à appeler le prêtre auprès des malades, en danger de mort. Hélas ! combien de chrétiens meurent ainsi sans sacrements et se présentent au redoutable tribunal du Souverain Juge, avec leur âme souillée de crimes ! Ici, un tel danger est inconnu. Pour tous, sans distinction ni d'âge ni de condition, aux premiers symptômes de la maladie, on appelle le prêtre. La présence du Prêtre est une sûre consolation pour le malade et sa famille : ses prières lui donnent grande confiance. Le Père Curé doit toujours faire sa visite avec le *Rituel* à la main, et nos bons Paroissiens, dans leur simplicité, se persuadent que sa prière est meilleure si son livre, *il Kitab*, est plus volumineux, et lié et relié avec une plus forte reliure ! Sitôt que la maladie prend un caractère tant soit peu grave, ils demandent eux-mêmes à se confesser et à recevoir le Saint Viatique avec l'Extrême-onction. Et c'est la coutume de leur porter plusieurs fois la Communion en Viatique, durant la même maladie, si elle se prolonge. Nous voyons des prêtres des Etats-Unis et du Canada, qui viennent ici, en Terre-Sainte, avec des habits laïques. Nos catholiques d'Orient ne comprennent pas cela. Ils comprennent encore moins que non-seulement en Amérique, mais même dans les grandes villes d'Europe on porte le bon Dieu aux malades en le cachant, sans lumière, et sans accompagnement. Ici on porte le très-saint Sacrement publiquement, malgré la présence des schismatiques, des mécréants, des Juifs et des Musulmans ! Est-ce que cela ne devrait pas faire rougir de honte ces Catholiques dégénérés qui descendent au bon Dieu de se montrer publiquement lorsqu'il va visiter ses enfants malades !

Le prêtre, ici, c'est absolument *l'homme de Dieu*, pour ce bon peuple. C'est lui qui préside, pour ainsi dire, à toutes ses principales actions, même les plus matérielles. Ainsi, par exemple, c'est toujours le prêtre qui doit poser la première pierre lorsqu'on bâtit une maison nouvelle.

Heureux peuple ! Puisse-t-il donc conserver cette simplicité de conduite et ce filial respect envers celui qui est

réellement et directement le représentant de Dieu pour lui, sur la terre. Quant à leur travail de chaque jour, toujours il est sanctifié par la prière. Ils rendent leur travail plus léger, en chantant en commun des hymnes et des cantiques, et de préférence, les deux Cantiques Evangéliques, le *Magnificat* et le *Benedictus*. Tout le monde chante : le père chante, la mère chante, et les petits enfants qui travaillent avec eux chantent. Ils chantent : leur chant est une prière, une divine prière et ils sont heureux ! Cette pieuse pratique entretient le recueillement et l'esprit de piété au sein de la famille. Et à cet effet, les personnes du sexe spécialement, se font affilier aux diverses congrégations. Les jeunes filles regardent comme un titre d'honneur, d'être appelées Enfants de Marie. Leur principal centre de réunion est le touchant sanctuaire de la *grotte du Lait* : c'est là aussi que se réunissent les femmes mariées. Elles appartiennent toutes à la Congrégation de l'Immaculée Conception. Les mères de famille se font surtout agréger à l'archiconfrérie de Ste Agnès à Rome, extra-muros. Elles se réunissent très-régulièrement tous les Dimanches : les jeunes filles, le matin, et les femmes mariées, l'après-midi. Toutes récitent avec entrain et grande dévotion l'office de la Sainte Vierge.

Nos Bethléemites célèbrent avec enthousiasme le mois de Marie et le mois des Morts. Les hommes qui se livrent à un travail très-dur, comme celui des tailleurs de pierre, et ils sont nombreux à Bethléem, à leur retour, le soir, brisés de fatigue, ne manquent jamais de se rendre à la cérémonie de la Paroisse. Ils sont surtout avides de la parole de Dieu, et ils en voudraient beaucoup à leur père Curé, s'il venait à les priver du sermon, seulement deux ou trois fois, durant toute l'année, dans ces réunions du soir !

LE JEUNE et L'ABSTINENCE.—Nos Religieux, en Judée ont coutume de jeûner les quinze jours qui précèdent la Fête de l'Assomption. Les catholiques s'unissent à nous pour accomplir cet acte de pénitence. Ceux qui ont des travaux pénibles jeûnent et font abstinence tout comme les autres. Ils regardent cela comme un devoir de conscience, et s'en accuseraient à leur directeur spirituel s'ils venaient à y manquer. Ils jeûnent également tout le saint temps de l'Avent, et ce Carême est anticipé par eux : ils le commencent invariablement le 25 novembre Fête de Ste

Catherine, Patronne de la paroisse, pour ne le finir que le saint jour de Noël.

Quant au grand Carême de l'Eglise, Son Excellence Mgr. le Patriarche a coutume d'accorder des dispenses pour ceux qui ne seraient pas capables de jeûner. La paroisse compte *quatre mille âmes*. C'est à peine si *dix à douze* personnes usent de cette dispense, et encore seulement pour deux ou trois jours la semaine. Avec les vieillards, les mères qui nourrissent et les vrais malades, le père Curé doit user de rigueur et commander même par obéissance, pour leur faire accepter quelques adoucissements au jeûne. Il est surtout difficile qu'ils acceptent de *faire gras*. Les plus pieux ne mangent que des aliments cuits à l'eau, avec une pincée de sel. Ces saintes pratiques, traditionnelles en Orient, de la pénitence et de la mortification chrétienne, sont à l'avance, la condamnation, au Tribunal de Dieu, de la grande majorité de ces chrétiens d'Occident qui semblent aspirer, à force de prétextes, souvent en contradiction ouverte avec le saint Evangile, à mettre de côté tout jeûne, toute abstinence, toute mortification corporelle. Quelle terrible, mais quelle irréparable *déception* les attend tous à la mort, lorsque Notre-Seigneur Jésus-Christ leur répètera pour une dernière fois et pour leur éternelle confusion que le Paradis n'est point pour les âmes molles et sensuelles qui n'ont voulu se soumettre à aucune privation sur la terre !

(*A suivre.*)

FR. X. MISSIONNAIRE DE TERRE STE.

NECROLOGIE.

Veillez prier pour les Tertiaires défunts suivants : Mme. Edm. Saucier ; M. Paul Bélanger ; M. Louis Trépanier ; Melle Tiza Bigaouette ; Mme. Hilarion Brunette.

Un grand nombre de personnes se recommandent aussi à vos prières pour obtenir des grâces soit spirituelles soit temporelles.

O Dieu tout-puissant, très-saint et très-haut, infiniment bon et seul véritablement bon, nous vous rendons toute louange, tout honneur, toute bénédiction, et nous vous attribuons toujours tout bien. Amen.

S. FRANÇOIS D'ASSISE.

Table des Matières de 1891.

~~1891~~

A

Ailaye, p. 22, 121 ; Amiral tertiaire (Un), p. 287 ; A nos abonnés, p. 33 ; A nos bienfaiteurs, p. 376 ; Apostolat de l'Ordre dans l'Eglise, p. 37, 231 ; Avis aux Directeurs du T. O., 257.

B

Bénédiction du Rme P. Général, p. 1 ; Bethléem, p. 253, 382 ; Boisson, p. 348, 378.

C

Cela va bien, p. 97 ; Chemin de Croix perpétuel, p. 88 ; Chine, p. 346 ; Christophe Colomb, p. 117, 200, 299 ; Chronique, p. 153, 191, 288 ; Connaître Dieu et Jésus-Christ, p. 24, 85, 149, 278, 336 ; Cordon de S. François, p. 32 ; Correspondance de Rome, p. 16, 50, 80, 110, 136, 175, 212, 239, 302, 333, 359 ; Croissez, p. 289 ; Crucifix indulgenciés, p. 4 ; Custodie de Terre-Sainte, p. 59.

D

Danse (La), p. 147 ; Du nouveau, p. 161.

E

Echos de Lourdes, p. 114 ; Entende qui pourra, p. 250, 304.

F

François d'Assise (S.), p. 4, 34, 65, 98, 129, 162, 193, 226, 259, 291, 323, 356 ; Fraternités de N.-D. de Grâce, p. 74 ; de Joliette, p. 103 ; de Lachine, p. 134 ; des Etats, p. 168 ; de S. Simon, 344 ; de S. Jean d'Iberville, 199 ; de Portneuf, 237 ; Fr. Didace (Le), p. 145, 205, 282, 310, 333.

I

Immaculée Conception (L'), p. 62, 138, 338, 353.

J

Jérusalem à Bethléem (De), p. 91, 124 ; Joseph (S.), p. 77 ; Les juifs dans les événements de Rome, p. 380 ; en Palestine, p. 352 ; Juiverie (La), p. 315.

L

Lettre d'Assise, p. 55 ; Lettres de France, p. 80, 141, 217, 307.

M

Mariage et divorce, p. 351 ; Martyr (Un), p. 366 ; Mauvaises lectures, p. 211 ; Merci, p. 225 ; Moyen de devenir apôtre, p. 321.

N

Nos anciens missionnaires en Canada, p. 96 ; Notre retour en Canada, p. 18 ; Nouvel an à Jérusalem (Le), p. 29 ; Nouvelles de l'Ordre, p. 21 ; des missions, p. 48.

O

Ouvrier décoré par le Pape, 364.

P

Pèlerinage des ouvriers à Rome, p. 362 ; en Terre-Sainte, p. 59 ; Prions, p. 257 ; Programme de la *Revue* et vœux de bonne année, p. 1.

Q

Questions sur le Tiers-Ordre, p. 46.

R

Réponses, p. 97, 100, 106, 111, 119 ; Robe de Notre-Seigneur à Trèves (La Ste), p. 374.

S

Sacré-Cœur de Jésus (Le), p. 170 ; Sacré-Cœur de Jésus à Paris (Le), p. 244 ; Sanctuaires séraphiques (Les), p. 7, 68, 318 ; Souvenez-vous des morts, p. 347 ; Soyez sur vos gardes, p. 203.

T

Tertiaire du XIX siècle (Un), p. 41, 107, 178, 267, 330 ; Terre-Sainte, p. 154, 186, 221, 284, 312, 341 ; Tiers-Ordre dans le passé (Le), p. 9, 39, 72, 101, 133, 166, 196, 234, 264 ; Tiers-Ordre dans le présent (Le), p. 296, 326 ; Tiers-Ordre en Canada (Le), p. 370 ; Tiers-Ordre à S. Lazare (Le), p. 371 ; Tiers-Ordre vaincra (Le), p. 271 ; Tu es Pierre, p. 188.

V

Visite à S. Ferdinand (La), p. 12 ; Visite à Stc Rose, p. 44 ; Vous n'êtes pas du monde, p. 52, 112, 181.